



**HAL**  
open science

## Le dernier cri

Marie-Hélène Cotoni

► **To cite this version:**

Marie-Hélène Cotoni. Le dernier cri. *Alliage: Culture - Science - Technique*, 1991, 9, pp.87-96.  
hal-03417038

**HAL Id: hal-03417038**

**<https://hal.science/hal-03417038>**

Submitted on 5 Nov 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LE DERNIER CRI

Marie-Hélène Cotoni

«**M**aintenant, amusons-nous ! Amusons-nous !» répète la voix aux timbres graves.

«Ils sont partis tous les quatre, pour l'entreprise ou pour l'école. Je vais pouvoir parler tout mon soûl ! A tire-larigot ! A tire-larigot !

Pour le plaisir irremplaçable d'articuler et d'écouter des mots. Plaisir maniaque de vieil acteur, de perroquet aujourd'hui presque aphone. Plaisir solitaire. Aussi souvent que je le voudrai, cet enregistrement me renverra, faute de mieux, mes propres paroles.

Pour qui d'autre causerais-je ? Depuis longtemps, à mes côtés, mon fils, ma belle-fille ne m'entendent plus, ne parlent plus et s'accommodent très bien du mutisme qui gagne de partout. Quelle économie de temps de n'avoir plus à dire : «Bonjour, s'il vous plaît, merci», depuis qu'on peut obtenir n'importe quoi en appuyant sur un bouton, en glissant une carte dans une fente ! Devenue méfiante devant des discours faits pour masquer ou déformer la réalité brute, leur génération a cru voir un dépérissement des impostures, de la démagogie, de la rhétorique, au passage d'un millénaire à l'autre, dans les grignotements progressifs des phrases, dans la lente détérioration des mots.

Mes petits-enfants ? Henri, Mireille ? Peut-être les révoltes de l'adolescence les pousseront-elles, dans quelques années, à briser ce mur du silence. Encore faudrait-il qu'ils en aient gardé les moyens !»

Depuis quelques minutes, Han écoute cette voix. Han est un adolescent robuste, brun, au front bas, aux sourcils épais se rejoignant presque au-dessus d'un nez court. Une moustache naissante ombrage légèrement une bouche charnue, d'un rouge vif, souvent entr'ouverte et humide. Il porte une tunique d'un beau jaune franc et des sandales de même couleur, aux cordons serrés assez haut sur des jambes velues. Les proportions étonnantes de ses pieds et de ses mains, rugueuses et peu soignées au demeurant, laissent supposer qu'il est encore loin d'avoir sa taille définitive. Autour de son poignet gauche paraît scellé un anneau bleu d'un demi-centimètre de large.

Han s'était installé au début de l'après-midi dans la salle d'activité et de détente. Devant le kaléidoscope, il ne s'était pas arrêté longtemps. Il ne sentait encore moins d'énergie, à cette heure, pour commencer un match avec le robot-boxeur, qui renvoyait tous les coups qu'on lui portait. Jouer avec l'écran-à-simulation-intégrée-de-circuits-automobiles demandait une certaine vigilance, autant que s'offrir des glissades sur la neige par ordinateur interposé. Han hésitait. Il était passé lentement devant le bouclier, avait inspecté la massive idolotheque qui occupait tout un pan de mur. Il fallait de la place pour abriter tous les drapeaux, fanions, blasons, écussons, pavillons maritimes que la nécessité ou les goûts de chacun avaient entassés là, sans parler des affiches, photographies, bandes dessinées, gravures et autres images véhiculant la culture contemporaine.

C'est en voulant ranger son gesto-bruiteur sur une étagère de l'idolotheque que le jeune homme avait découvert un vieux coffret. Machinalement, il avait appuyé sur une touche. Et voici que lui parvenait cette voix, éteinte depuis cinq ans, qu'il reconnaissait cependant.

«Le Vieux», dit Han.

«La Voix du Vieux».

Est-ce par émulation qu'il se force à construire une phrase ?

«J'entends

la voix

du grand-père,

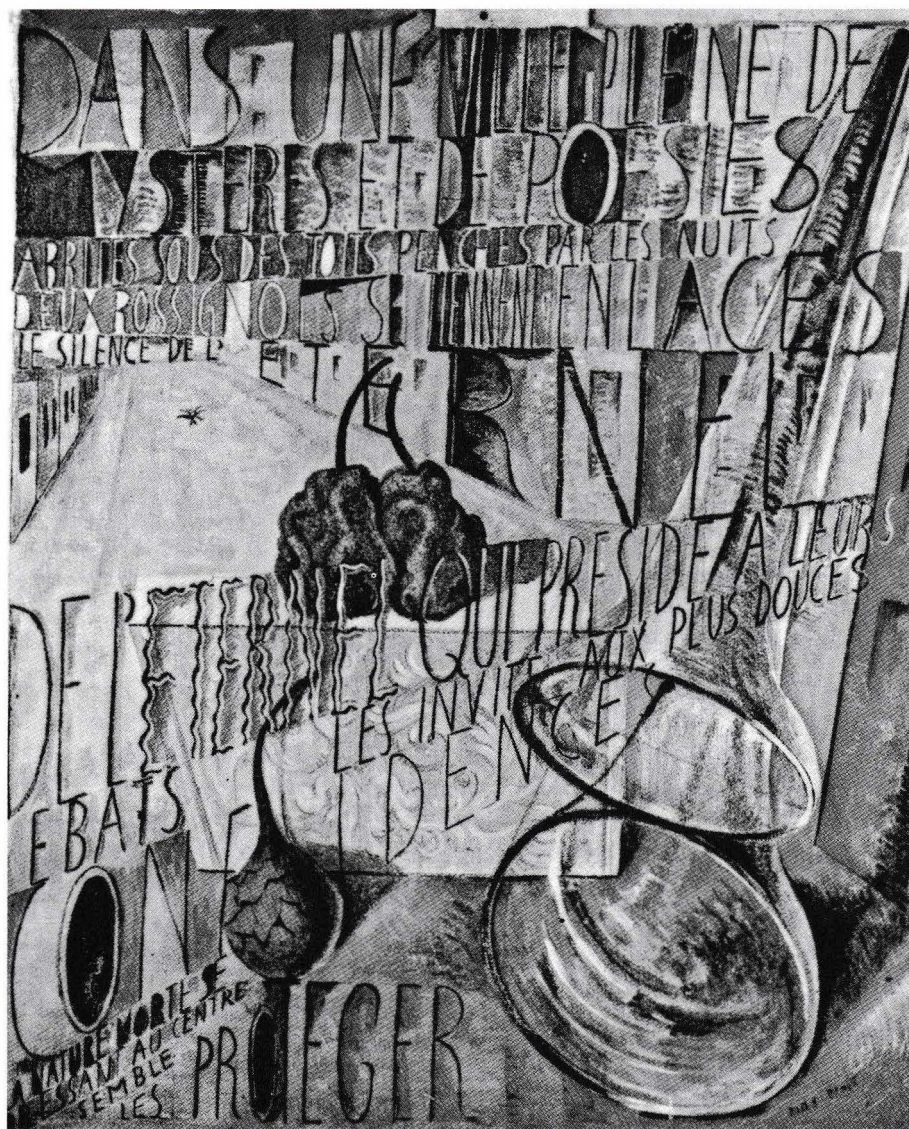
de mon grand-père.»

Il écoute avec attention, mais ne comprend pas tous les mots. De ses doigts repliés, il se gratte la peau, à la saignée du coude.

Pendant quelques années, dans la période de formation commune à tous les enfants, il a suivi les cours d'apprentissage d'expression écrite et d'expression orale. Il les a abandonnés quand ce sont devenus des options facultatives, leur préférant la siglomathie et la sémiotique des sons inarticulés. Visant à l'efficacité, il s'est laissé orienter avec bon sens vers ce qui est nécessaire et suffisant, lui a-t-on dit, pour entretenir une productivité correcte, sans gaspillage de temps ou d'énergie : étude des gestes et des mimiques utilisées pour la transmission à distance des signaux d'alerte, de rassemblement, de dispersion, etc.

Han a choisi également l'«expression corporelle» pour ses divertissements. Il a donc laissé l'étude de la langue, écrite et orale, à des spécialistes prêts à tous les efforts pour parvenir au déchiffrement de textes anciens et au décryptage de vieux enregistrements. Il ne les envie pas. Son goût pour la santé, la force, la propreté est peu compatible avec la pratique de livres usés, aux pages poussiéreuses, envahies par les microbes. Poser les doigts sur du papier taché, imprégné de sueur, de graisse, voire troué par les vers, dans les ouvrages très anciens, lui répugnerait. Mais il supporterait encore moins les stages trimestriels d'oralité, organisés en fin d'études, quand les bandes enregistrées ne





Max Ernst  
Tableau-Poème, 1923

suffisent plus. On y est en conversation directe, paraît-il, avec des vieillards postillonnant, découvrant des dents gâtées, exhalant une haleine écœurante, selon les exercices de prononciation demandés.

Han n'éprouve donc aucun regret à ne pouvoir suivre totalement les propos enregistrés de son grand-père. Car on lui a appris que tout regret était stérile. Mais il écoute en clignant des yeux avec application.

«J'étais un comédien, dit la voix, un homme de paroles, un jongleur de mots. Mon métier, ma femme, mes amis, j'ai tout perdu. Tout s'est délité avec l'anéantissement de la parole. Dans cette aphasie grandissante, les siècles futurs verront peut-être la suite d'une accumulation de paresse, d'indifférences, de compromis, de démissions.

Tout s'est brusquement accéléré dans les dernières années du siècle. A la naissance d'Henri, mon fils avait joyeusement accueilli ses amis venus le féliciter: «Salut tout le monde ! C'est gentil d'être là... On va prendre un verre. C'est un beau gars, vous allez voir. Il pèse huit livres. Il a déjà beaucoup de cheveux, tout brun. Ce sera un costaud! » Quand la petite Mireille est née, six ans plus tard, son père a dit simplement : «Une fille».

Moi j'ai toujours aimé, sur scène, faire claquer les belles phrases sonores :

«Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel», ou

«Bon appétit, Messieurs ! ô ministre intègre !»

Je n'ai jamais besogné dans le bégaiement, le demi-silence ou demi-soupir. Dans les grandes scènes, dans les tirades, je trouvais, outre la beauté des sons, une somme exemplaire de passions, d'espairs, de trahisons, de manipulations vécues, montrés si magistralement, avec tant d'évidence, qu'il me semblait pouvoir débusquer, dorénavant, reconnaître, identifier, toute passion, toute trahison, même la plus subtile, toute manipulation, même la plus habile.

Mais ce sont les plus grandes scènes, les tirades, les alexandrins, qui ont épuisé le public et qui ont commencé à vider les salles. Trop d'emphase dans notre répertoire, murmurait-on. Trop de grandiloquence au Centre national d'art dramatique.»

Han a peine à suivre. Il se pince, puis se tord longuement le lobe de l'oreille.

«Un soir, nous jouions l'*Antigone* d'Anouilh. J'étais Créon. Dans une longue scène avec Antigone, en cinq grandes tirades, je devais l'adjurer de ne pas choisir la révolte, la désobéissance et la mort. La salle murmurait. J'ai cru que sa sympathie allait à la jeune fille butée, éprise d'Absolu, et qu'elle manifestait de l'hostilité au vieux Créon, à sa politique de compromis, comme on pouvait l'attendre de spectateurs jeunes. Mais, soudain, on a crié sur la droite : «Tu vois bien qu'elle



comprend rien parce qu'elle est pucelle !»

Nous n'avions jamais connu de chahut au Centre national. Je m'avançais au bord de la scène pour mieux situer les perturbateurs quand, à gauche, on a gueulé: «Qu'il l'exécute et qu'on en finisse !»

Le public ne s'en prenait ni à l'ordre, ni à l'anarchie. Il contestait la longueur du texte ! Les cris ont couvert ma voix.

Nous donnions de la passion, de la violence, de la pitié, une représentation trop bien ciselée. Le public a tout autant boudé Lorenzaccio, et Caligula, et Hoederer.

Leur ration d'emphase, leur dose de démesure, les spectateurs la recevaient chez eux, l'exploit du siècle, la catastrophe du siècle. Soumis à une débauche d'images, ils pouvaient très bien ne pas écouter les mots qui les accompagnaient.

Avec quelques autres, je me suis trouvé tout d'un coup démodé et sans emploi : un pauvre perroquet sans plumes et sans perchoir. Quand j'ai annoncé à mon épouse la fermeture du Centre national d'art dramatique, elle m'a fixé de ses grands yeux pâles, si inexpressifs que je n'ai pas su y déchiffrer quel sentiment l'emportait. Le soir même, tandis que je m'interrogeais encore, elle faisait ses bagages et s'enfuyait avec un mime...

Je ne l'ai pas beaucoup regrettée. Comme elle était affligée d'un incorrigible zéaiement, nous n'avions pu vivre qu'un amour sans phrases. Et, pour moi, l'amour sans phrases, ce n'est pas vraiment l'amour.»

Han se perd un peu dans cette suite de détours. Il balance la tête de gauche à droite et fait rouler à plusieurs reprises ses yeux dans leurs orbites.

«On m'a proposé une place dans la troupe de l'abbaye de Solesmes. Etre embastillé dans cette sombre forteresse au bord de l'eau ne me tentait guère. Mais j'étais séduit par la perspective de jouer devant l'église intellectuelle de la nation. Afin de dégager des locaux pour les nouvelles techniques, on avait, en effet, invité à se regrouper à Solesmes, ainsi que dans des réserves comparables, les savants qui ne s'entretenaient plus qu'avec leurs pairs, ou avec quelques disciples destinés à devenir leurs pairs. Le calme de l'endroit favorisait la réflexion. On y a fait venir livres et instruments. Il a été facile de persuader le plus grand nombre des érudits sollicités qu'on ne pouvait bien penser, bien travailler qu'à Solesmes.

L'occupation des lieux avait fait l'objet d'une répartition harmonieuse. C'était d'abord le lent défilé blanc des bénédictins venant chanter matines, laudes et prime. Puis, des sociologues tôt élevés et barbus occupaient la place jusqu'à tierce. Venait ensuite le bégayant cortège des explorateurs de la pensée, des soigneurs de l'esprit, qui discutaient jusqu'à sexte. Tout le jour résonnaient en alternance débats

savants et chants grégoriens. Après complies, enfin, l'église était livrée aux feux de la rampe, aux strass, aux comédiens. Ils attendaient, comme public, l'élite promise. Mais quand elle s'était, de longues heures durant, bien échauffée, époumonée, le soir venu, l'élite dormait. Les spectateurs étaient moins nombreux que les acteurs.»

La voix est devenue moins ferme, s'est tue un instant. Han a croisé sa jambe droite sur la gauche et balance son pied avec régularité.

«Il a fallu, reprend la voix, procéder à un redéploiement des compétences. J'ai accepté de faire, à la télévision, quelques publicités par onomatopées. La concurrence était rude.»

Han se perd, ensuite, dans l'énumération de tous les petits métiers, aujourd'hui disparus, qu'a exercés son grand-père. De index il rebrousse, puis lisse ses sourcils, tout en frottant son talon droit contre sa cheville gauche.

«Finalement, je suis rentré à Paris, entend-il. A grand renforts de décibels, d'affiches, d'odeurs grisantes, les sex-shops, les crack-shops, les rock-boxes vantaient la qualité des communications qu'elles offraient, prétendument bien supérieures aux échanges limités du langage articulé. J'ai été frappé aussi par d'étranges messages, collés sur les murs, glissés un peu partout, illustrés de dessins :

«Parlez à mots couverts, vous serez à l'abri».

«Pesez vos mots.»

«Les beaux parleurs sont rarement beaux joueurs.»

«Langue de bois = Poigne de fer.»

Quels étaient les auteurs de ces slogans ? Qui les propageait avec tant d'obstination ? La polémique ne visait jamais, explicitement, la déstabilisation de la langue, mais on s'en prenait aux paroles d'un individu ou d'un groupe. On lisait, par exemple : «Peuples, vos chefs n'ont rien à vous dire. Méfiez-vous de leur discours.»

Des tracts, des organes de presse véhiculaient une défiance générale envers ce qui ne pouvait pas être formulé avec une rigueur scientifique. On se gaussait de l'usage, abusif si souvent, de termes comme «solidarité», «vérité», «liberté», «responsabilité», au point que plus personne, bientôt, n'osa les employer. L'inflation verbale devint la faute par excellence, la marque d'infamie de ceux qui s'intégraient mal au monde moderne, à ses profits bien calculés, à ses techniques bien ajustées, où l'on ne peut pas s'offrir le luxe de se payer de mots. Qui imaginerait, dirait-on, de remplacer, lors du lancement d'une fusée, le compte à rebours par un poème ? L'information, en dehors des statistiques, s'est limitée à des images, sous prétexte que l'image, elle, ne ment pas.»

Han ne perçoit que des bribes de phrases et tape alternativement contre le



sol son talon droit et son talon gauche. Il reconnaît par moments des termes plus familiers.

«J'ai perdu les maigres revenus qui me restaient, en me faisant gruger par de faux experts financiers, habitués par de beaux discours à en duper bien d'autres. Les victimes de ces escroqueries ont défilé devant les ministères en agitant des pancartes, qui réclamaient des indemnités, qui exigeaient le châtement des coupables. Presque simultanément ont éclaté d'autres scandales: abus de confiance et escroqueries aux diplômes touchant, cette fois, les milieux médicaux. Deux ou trois faux médecins avaient pu sévir quelques années sans être repérés. Mes concitoyens se voyaient menacés dans leur santé et dans leur argent. Manifestations et délégations ont repris de plus belle, pour un contrôle beaucoup plus rigoureux des titres et des compétences. Ces vieux diplômes sur papier, qu'on pouvait perdre, voler, acheter, gratter, surcharger, il fallait les remplacer par un système de vérification plus fiable.

C'est ainsi qu'a été adopté ce que nous connaissons aujourd'hui : le marquage sur la peau, à l'encre indélébile et électroniquement contrôlable, avec anneaux de couleurs différentes pour chaque niveau d'étude et chaque spécialité. Les jeunes gens commencent à arborer ces bracelets colorés. On va progressivement étendre cette réglementation aux diplômés plus anciens. Nos plus grands savants, notre prix Nobel ne tarderont pas à être peinturlurés.»

Han fixe avec circonspection son poignet gauche en haussant plusieurs fois les sourcils et redevient attentif.

«Quant au casier judiciaire, continue la voix, on a obtenu qu'il soit tatoué sur l'épaule. Comme on disait jadis : on n'arrête pas le progrès !

Les codes immédiatement déchiffrables gagnent du terrain de jour en jour. Pour supprimer toute prétention inégalitaire, on avait rayé de l'usage courant les grands noms, porteurs d'Histoire. Finis les Montigny, les Jouffroy d'Eschavannes! Adieu les Vulson de la Colombe !

Mais les Lenoir, les Leblanc, les Dufour, les Dumoulin n'ont pas résisté bien longtemps. On vient de généraliser l'immatriculation. A chaque citoyen est attribué, après le code de son lieu de résidence, un nombre variable de lettres, correspondant à l'année de sa naissance, suivies de chiffres distinctifs. Aux vieux comme moi, qui ne sont plus bien nombreux, est assignée une lettre. La génération de mon fils porte deux lettres. Mon petit-fils est désigné par HAN 604. Je suis seul à le nommer Henri, parce que je n'aime pas l'appeler par cette sorte de cri de bûcheron. La petite Mir, je l'appelle Mireille. Mais je sens que les



autres voient du gaspillage dans cette manie rétrograde.

Le port de la plaque d'immatriculation est obligatoire. Elle est bleue pour les femmes, rouge pour les hommes. Elle révèle sur chacun le plus d'informations possible : âge, sexe, lieu approximatif de résidence, niveau d'étude, place dans la hiérarchie sociale. Le secteur de travail est indiqué par les différences vestimentaires : pantalon pour les travailleurs manuels, tunique pour les autres. On repère donc immédiatement à qui l'on a affaire. On ne risque plus d'erreur sur l'âge des gens. On évite les présentations fastidieuses. On ne cherche plus pendant des heures à mettre un nom sur un visage. On remarque tout de suite les étrangers à la région. On sait tout de chacun. Chacun sait tout de l'autre. Et on n'a plus à parler. Du tout.»

Han gonfle ses poumons le plus possible et soupire bruyamment.

«Vieux, sans emploi, sans ressources, soupire aussi la voix, me voilà donc hébergé chez mon fils. Je n'oublierai jamais mon premier dimanche en famille. On avait donné aux enfants leurs sucettes, pour qu'ils se tiennent tranquilles. En début de journée, nous avons perçu le ronflement, les sursauts, les hoquets des divers appareils ménagers. Puis, le travail fini, ces bruits ont cessé. Nous avons regardé sur l'écran la retransmission d'un match ponctué d'acclamations et de huées. Entre deux séries de cris, c'était le silence parfait. Aucun d'entre nous n'a prononcé une parole. Dans son bocal, le poisson rouge faisait des bulles. On pouvait écouter tranquillement le bruit, dehors, de la circulation.

Autrefois, même chez les couples qui ne se parlaient guère et ne s'entendaient pas, on échangeait, du moins, «Passe-moi le sel» et «Coupe le pain». Maintenant, avec les pilules nutritives à dosage calorique équilibré, rien ne manque. On n'a plus rien à demander.

On n'imagine pas toutes les saveurs que ces pilules nous ont fait perdre. Je parle, évidemment, de la saveur des mots qu'on pouvait déguster, même démunis. Aujourd'hui, qui connaît les charmes de la poularde demi-deuil ? Ou du lapin en gibelotte ? Qui se souvient des amourettes ? Et des charlottes ? Et des savarins ? Et des poires à l'impératrice ?»

Han s'est raclé la gorge, s'est mordu plusieurs fois les lèvres.

«Blablabla !» article-t-il.

«Pour établir un bref dialogue, s'obstine la voix usée, je donnerais tout, je prends tous les risques. Ce matin même, quand ma belle-fille est passée à côté de moi, j'ai esquissé une caresse. Moins par besoin de tendresse que pour entendre une voix crier : «Vieux cochon !» Mais, silencieusement, elle a simplement, du bout de sa main, repoussé la mienne.

Il n'est pas, légalement, interdit de parler ; sauf pour des raisons évidentes de sécurité et de strict aménagement de l'horaire, quand on est sur un lieu de travail. Interdiction de parler à l'usine, à l'école, excepté pour les rares élèves qui suivent des cours de langues. On ne va pas perturber une expérience de chimie ou une opération d'algèbre par une question inopportune. Interdiction de parler aux conducteurs d'engins, aux caissières, aux ingénieurs, aux balayeurs.

En pleine rue on a le droit de converser ; mais, dans les grandes villes, c'est malaisé. On ne marche pas assez longtemps côte à côte sur un trottoir roulant pour engager une conversation véritable. Il faut, en outre, laisser passer les plus pressés, qui courent tout en roulant. D'ailleurs, la plupart des gens ne tiennent pas au dialogue. Quand ils répondent, c'est pour dire avec plus ou moins d'amabilité : «Si vous voulez parler, il y a des endroits pour ça ! Allez au parloir !»

Oui, on a créé des parloirs, un par quartier. J'y suis allé plusieurs fois. je n'y ai rencontré que des gens de mon âge. On laisse ainsi les vieux radoter, en épargnant aux jeunes leur radotage.

Avec eux, de quoi pourrait-on causer ? On a éliminé tant de mots : tous ceux qui désignaient les espèces animales aujourd'hui détruites, la flore disparue. On sait si bien à quelles formules chimiques, à quelles charges électriques correspondent la haine, la peur, la colère, l'attirance ! A quoi bon, maintenant, des termes aussi flous que «rancœur», «dépit», «désarroi», «amertume», «tendresse» ?

Hors d'usage, les contes, les légendes, les épopées. Adieu Barbe-Bleue, Cendrillon et Peau d'Ane... Pourtant, j'aimerais tellement raconter, plus tard, à la petite Mireille la merveilleuse histoire de la Belle et la Bête !»

Han baille plusieurs fois. Il baisse les paupières, puis ferme complètement les yeux.

«Et les jurons ! s'exclame la voix. La revigorante verdeur des jurons ! Malepeste ! Cornes du diable ! Vertuchoux ! Par la sambille ! J'avais commencé à en faire répéter au petit Henri, mais nous avons été surpris... Le «Ventre-Saint-Gris» d'Henri IV et le «Merdre» d'Ubu, quelles pertes !

L'espèce humaine a survécu, au-delà des grandes peurs de l'an mil, de l'an deux mille. Mais à quand l'anéantissement définitif de la parole et, simultanément, du rire, le propre de l'Homme ?

Il n'est pas besoin d'imaginer quelque cataclysme de cauchemar, quelque explosion gigantesque, quelque destruction totale des livres, quand on constate l'insidieuse dégradation des paroles.»

Han se sent écœuré par une sorte de langueur. Seul un bon exercice pourrait

lui redonner sa vitalité habituelle. Il se lève, saisit son gesto-bruiteur, s'assied un peu plus loin, pose le cadran sur ses genoux et commence par se masser les doigts avec application. Puis il vérifie sa dextérité en effleurant seulement les boutons de couleurs de son appareil préféré. A l'autre bout de la pièce, la voix s'effrite maintenant, lointaine.

«Point de découragement, toutefois, dit-elle. Nous, les beaux parleurs, nous aurons peut-être le dernier...»

Chchhgggrrr!!! Sous son casque à électrodes, Han ne perçoit plus que les grondements de tremblements de terre déclenchés par le signal rouge qu'il vient d'actionner, les explosions ininterrompues du signal bleu, auxquelles il mêle les vibrations grondantes des réacteurs, en appuyant sur le vert. Il fixe des visions de fusées embrasées déchirant l'air, de planètes éventrées, d'astres déchiquetés s'écroulant sans trêve dans un firmament flamboyant, en un rythme de plus en plus rapide et saccadé. Le pouce sur la touche de puissance, Han tressaute, à la cadence de ces trépidations.

De l'autre côté de la porte, une petite fille en tunique bleue attend. Mir vient d'avoir onze ans. Elle attend que son frère Han, vite lassé, comme toujours, par ses jeux bruyants, quitte la pièce. Elle attend d'être seule pour emporter dans sa chambre l'enregistrement de la voix regrettée. Elle n'en a entendu que les dernières phrases, et elle répète les syllabes mystérieuses qui la font rêver: La Belle et la Bête. Mentalement, elle enlace les lettres, qu'elle vient d'apprendre à l'école, en une broderie argentée, introduit l'inutile, qui ajoute au mystère, se berce de leur murmure:

«Labell Elabeth... Labell Elabeth...»